



En partenariat et avec le soutien du



Entretiens réalisés par Coming Soon Communications

CONCEPTION | label.com

600 KILOS D'OR PUR



GAUMONT Présente

CLOVIS CORNILLAC AUDREY DANA PATRICK CHESNAIS BRUNO SOLO

600 KILOS D'OR PUR

Un film de ERIC BESNARD

Une production **MANDARIN CINEMA & GAUMONT**

SORTIE LE 25 AOÛT 2010

Durée : 1h40

**Site Officiel : www.gaumont.fr
Site presse : www.gaumontpresse.fr**

**Relations presse
AS COMMUNICATION**
11 bis rue Magellan
75008 Paris
Alexandra Schamis / Sandra Cornevaux
Tél : 01 47 23 00 02

**Distribution France
GAUMONT**
30 av. Charles de Gaulle
92200 Neuilly/Seine
Nicolas Weiss
Tél : 01 46 43 23 14



SYNOPSIS

Un groupe d'aventuriers entreprend de faire le casse d'une mine d'or au cœur de la Guyane. Mais l'opération ne se passe pas comme prévue et, lors de leur fuite, leur hélicoptère doit se poser en catastrophe au milieu de la jungle. Ils ont mis la main sur six cents kilos d'or... mais doivent maintenant les porter sur leurs dos dans un milieu très hostile.

Le butin devient fardeau.

Les six fuyards (quatre hommes, deux femmes) s'enfoncent dans la jungle. Le climat, les insectes, la fatigue, la menace des poursuivants, tout concourt à rendre leur longue marche impossible. La forêt semble devoir se refermer sur eux. Et la cohésion du groupe est rongée par la fièvre de l'or...

RENCONTRE AVEC ERIC BESNARD

Scénariste et réalisateur

Comment ce projet est-il né ?

Je souhaitais faire un film d'aventures contemporain. Très vite, l'idée de l'or s'est imposée. Parce qu'elle est inscrite dans la tradition cinématographique, qu'elle a une dimension politique trop souvent ignorée, et qu'en plus elle est d'actualité.

Le chercheur d'or est une figure emblématique du film d'aventures. Souvent utilisé dans le western, il symbolise l'homme luttant seul contre la nature dans l'espoir de lui faire accoucher d'un avenir. Seule la fièvre de l'or le tient debout. Mais à chaque coup de pioche, il creuse sa propre tombe. Et si par hasard il trouve une pépite ou un filon, il flambe son magot en quelques jours ou se fait assassiner par un envieux. Les quelques survivants deviennent complètement paranoïaques, sûrs que le monde entier en veut à leur trésor. La fièvre de l'or continue de le ronger... Le regard de Bogart dans LE TRESOR DE LA SIERRA MADRE.

Or ce personnage existe toujours dans le monde moderne. Non seulement il existe, mais il existe sur le territoire de la République française. En Guyane. Des hommes creusent au milieu de la jungle dans l'espoir de trouver de l'or dans des conditions de vie dignes d'un western. L'orpaillage traditionnel a été relayé par une véritable ruée vers l'or dans les années quatre-vingt, depuis que les images satellites du Bureau de Recherches Géologiques et Minières ont confirmé l'existence d'importantes réserves d'or dans le sous-sol guyanais. Et la crise financière n'a fait qu'accentuer le phénomène puisque l'or a toujours été une valeur refuge.

Mais c'est peut-être la dimension polémique de l'or qui m'intéressait le plus. Dans presque toutes les civilisations, ce métal est considéré comme un symbole de pureté et de perfection : auréoles de saints, représenta-

tions de Bouddha, serpes des druides, statues égyptiennes... L'or est considéré comme pur parce qu'il suffit de le fondre pour lui refaire une virginité. Des couteaux sacrificiels incas deviennent des chandeliers de cathédrale, et des dents en or récupérées dans les camps de la mort se transforment en gourmettes pour bébé. Dans toutes les grandes capitales (place de la Bourse à Paris par exemple), vous pouvez entrer dans une boutique avec un amalgame d'or fondu qu'on vous paiera au poids sans vous en demander l'origine. Faites l'expérience un jour... En fait, l'or n'a aucune morale. Chaque époque, chaque civilisation révèle ses vices et ses vertus par l'usage qu'elle en fait.

La richesse des thèmes n'est pas uniquement ce qui rend votre film particulier. 600 KILOS D'OR PUR est assez atypique dans la production cinéma...

Il y a pourtant une tradition du film d'aventures français. Verneuil, Giovanni... (LES GRANDES GUEULES, CENT MILLE DOLLARS AU SOLEIL, LE RUFFIAN). Mais c'est vrai que le genre est un peu oublié. La raison avancée est souvent économique. Mais croire que l'on ne peut plus faire de films d'aventures parce que cela coûte cher me semblait être une erreur. A condition de privilégier les personnages sur les explosions et les effets spéciaux.

C'est dans cet esprit que j'ai présenté le projet à mes producteurs. J'ai été d'autant mieux accueilli que Nicolas Altmayer avait été sensibilisé à la thématique de l'or par un ami qui travaillait dans ce domaine. Il en a parlé à son frère, qui savait que de mon côté, je réfléchissais sur ce thème. Nous avons pensé que le plus simple serait d'aller ensemble en Guyane. Nous avons pris des contacts chacun de notre côté. Et nous sommes partis tous les trois.

Nous voulions savoir à quoi ressemble une mine d'or, vérifier si tout ce que l'on dit sur les garimpeiros était vrai, ressentir par nous-mêmes le climat particulier de cette terre peuplée d'aventuriers. Nous sommes partis dans la jungle en pirogue avec un guide. C'était une aventure en soi ! Nous sommes rentrés très décidés à faire le film et j'ai commencé à écrire.

Comment avez-vous structuré votre histoire ?

Je voulais réaliser un film droit. L'intrigue était claire : un groupe d'aventuriers fait le casse d'une mine d'or, mais leur hélico s'écrase au milieu de la jungle. Dès lors, leur butin devient leur fardeau.

J'ai aussi défini mon histoire en sachant ce que je ne voulais pas – le cliché du type dévoré par un crocodile, les piranhas, le méchant fauve, etc. Le prédateur, ce devait être la forêt. Je désirais que les personnages soient peu à peu digérés par la jungle. Elle devait être le personnage principal du film.

Pour le reste, l'essentiel dans ce genre de films, c'est l'étude des caractères. Les relations entre les personnages et leur évolution en fonction des obstacles qu'ils rencontrent. Je voulais structurer le film autour d'une longue marche. Pour faire monter la fatigue. La tension. Je suis un grand fan du Robert Aldrich de ATTAQUE ou de TROP TARD POUR LES HEROS. Même si le référent du genre reste un film français : LE SALAIRE DE LA PEUR. Et pour ma génération, le remake de Friedkin a vraiment compté. D'ailleurs quand j'y réfléchis, je me dis que la présence d'Amidou et Bruno Crémier dans ce film m'a peut être inconsciemment convaincu que ce genre de film n'était pas si impossible à faire que ça.

Comment avez-vous choisi vos interprètes ?

J'ai écrit le rôle de Virgil pour Clovis Cornillac. Non seulement parce que c'est un acteur hors norme mais aussi parce que c'est un homme en qui j'ai confiance. Et pour partir dans la jungle, c'est mieux d'avoir confiance... Nous avons envie de retravailler ensemble. Il m'avait même dit : « Quand tu veux, où tu veux, sauf dans la jungle ! »... Quand Clovis a découvert que l'action se déroulait en pleine jungle, il a d'abord cru à une blague. Il s'est ensuite demandé si je faisais ça parce que je ne voulais pas de lui ! Non seulement je le voulais, mais j'avais écrit ce scénario pour lui ! Pour les autres membres du groupe, j'avais des envies mais aucune certitude. Il faut préciser que lorsque vous avez pour contrainte le fait de partir trois mois dans la jungle, dans des conditions « rustiques », vous

savez que vous vous fermez plein de portes. Il faut des gens qui aient envie de ça. A ce moment-là de leur vie. Et après, il faut que vous, vous ayez envie d'être avec eux. Autant dire que ça demande d'apprendre un peu à se connaître.

Les films d'aventures laissent traditionnellement peu de place aux femmes. Souvent prétexte ou enjeu, elles y sont rarement actives. J'ai essayé de moderniser le genre en installant un personnage féminin dans le rôle clé. Je ne voulais ni une pleureuse de western, ni une Lara Croft. Je souhaitais un personnage ancré dans le réel. J'avais remarqué Audrey Dana dans ROMAN DE GARE de Claude Lelouch. Quand il a fallu caster le personnage de Camille, je me suis souvenu d'elle. Quelques jours avant Noël 2008, nous avons pris rendez-vous et elle est arrivée enceinte de huit mois. Je me suis dit qu'elle ne pourrait jamais partir dans la jungle. Elle m'a assuré qu'elle viendrait. Nous avons décidé de nous revoir un mois après son accouchement. Sincèrement, je pensais que c'était foutu. Mais quand nous nous sommes revus, elle m'a confirmé son envie d'interpréter Camille. Je ne pouvais pas imaginer meilleure preuve de son désir.

J'ai toujours été très client de Patrick Chesnais, mais je ne le connaissais pas. Le rôle de Georges, c'était la partition d'humour du film. Il me fallait quelqu'un qui soit à la fois crédible en mercenaire et en bon vivant. Je crois qu'il a été intéressé par la dimension physique de l'aventure.

Dans la tradition du film d'aventures français, il y a toujours un étranger. Un Jess Hahn ou un Venantino Venantini. J'aimais l'idée de renouer avec cette tradition. Pour le rôle du sniper, je voulais un homme très beau aux yeux très clairs. J'avais vu Claudio Santamaria dans plusieurs films, dont ROMANZO CRIMINALE. Je savais que c'était une star dans son pays. Et j'ignorais s'il accepterait de se fondre dans un groupe. Je l'ai rencontré et tout est allé très vite. Nous parlions de la même chose. D'une aventure humaine.

Bruno Solo, je le connaissais mais je l'avais perdu de vue. Je lui ai proposé ce personnage en lui disant que c'était un rôle pour Jean Carmet. Son œil s'est tout de suite allumé. Je crois qu'il attendait un rôle dans ce genre depuis un moment.

Pour découvrir Julie, la jeune Indienne, nous avons organisé un casting sur place, dans les communautés indiennes. La trouver n'a pas été simple mais lorsque j'ai vu ses essais, ça a été une évidence. Cette jeune femme dégage une grâce et une magie rarissimes. Mehdi Nebbou, Eriq Ebouaney ou Hubert Saint-Macary sont de vieilles connaissances. J'ai écrit les rôles qu'ils interprètent en pensant à eux. Avec Gérard Klein et Jean-Pierre Martins, c'est différent. Ce sont des rencontres. Le genre de personnes que vous avez envie d'avoir avec vous sur le bateau...

Vous ne les emmenez pas pour un tournage comme les autres...

Je savais dès le départ que j'allais les placer en situation de risque. Je me doutais que nous serions tous à un moment ou un autre plus ou moins malades, mais ma vraie crainte c'était que quelqu'un reste au tapis ! La phobie du rapatriement sanitaire. Le fait de diriger une équipe sur ce genre de projet change la nature de la responsabilité. C'est une aventure en soi et au-delà de l'aspect professionnel, on se sent responsable humainement. Quelles que soient les difficultés, le fait d'évoluer ensemble dans un milieu hostile soude un groupe. Trois mois dans la jungle, ça reste une aventure rare. En tout cas c'était mon premier critère de sélection. Je voulais des techniciens qui aient envie de vivre cette expérience. Chacun avait conscience des difficultés. Pour certains d'entre eux, nous travaillons ensemble depuis vingt ans. Ça crée des liens... Pour les autres, je crois que nous en avons créé.

Vous faisiez allusion au cinéma de Robert Aldrich. Vos histoires sont également collectives, et vous aussi choisissez des comédiens dont vous obtenez ce qu'ils n'ont souvent jamais donné ailleurs...

Pour ce qui est du groupe, c'est avant tout de la boulimie. Dans ce que j'écris, il y a toujours plus de personnages qu'il n'y en a dans les films. Je suis obligé d'en éliminer avant de tourner. Ça a l'avantage de faire des économies...

En l'occurrence c'est vraiment un film de groupe. Les personnages doi-

vent s'entraider pour survivre. Chaque choix devient problématique, chaque décision engage la collectivité et menace sa cohésion. Il leur suffirait d'abandonner leur butin pour multiplier leurs chances de s'en sortir. Mais ils s'accrochent à leur magot, au risque de tout perdre, même la vie. Le message est simple... mais il vaut au quotidien.

Une autre thématique importante est celle de la culpabilité. Bien plus que l'avidité, c'est la culpabilité qui met en mouvement chacun des personnages de ce groupe. Chacun essaie de prouver quelque chose, de payer quelque chose. En l'occurrence, j'avais la métaphore parfaite. Mes personnages allaient porter leur culpabilité. Six cents kilos de culpabilité !

Je ne crois pas obtenir des choses particulières des acteurs. Par contre, j'aime que nous composions ensemble des personnages. Tant au niveau de leur look que de leur psychologie. Par exemple, pour ce qui est du personnage de Virgil, je souhaitais partir de cet archétype minéral « linoventuresque » et l'amener à comprendre qu'il s'était fourvoyé dans sa vie d'aventures et qu'il aurait pu avoir une vie normale avec une femme à qui il aurait pu faire confiance. Je voulais que la prise de conscience de son erreur l'humanise, l'érotise. J'aime beaucoup jouer avec ce concept de héros. Peut-être aussi parce qu'il n'est plus très à la mode dans le cinéma français. A quel moment un personnage devient-il un héros ?

Comment avez-vous préparé votre film ?

Je ne storyboarde pas. Par contre, je découpe tout. Je donne mon découpage à mes proches collaborateurs en prévenant que tout risque de changer tous les jours. Je savais que je ne serais pas plus fort que la jungle. Pendant la préparation, j'ai vécu deux rencontres assez exceptionnelles. Ces deux hommes m'ont emmené dans la jungle. Ils m'ont fait partager leur expérience. Par exemple, l'idée du fleuve dont le cours s'inverse m'a été racontée sur place. Je n'aurais pas osé l'inventer. L'avantage d'être aussi scénariste, c'est de pouvoir s'adapter rapidement aux découvertes faites pendant les repérages.

Autre donnée essentielle au niveau de la préparation, j'ai très vite eu l'intuition qu'il fallait tourner le film dans l'ordre chronologique. D'abord pour les raccords. Si vous tournez dans un milieu non contrôlé, c'est compliqué



de tourner dans le désordre parce que vous ne savez pas ce qui va vous arriver. Vous risquez de vous retrouver coincé. Vous avez en boîte la fin de scène plein soleil et il pleut quand vous devez tourner le début... Mais je voulais surtout tourner dans l'ordre parce que le film raconte la perte progressive de gens qui s'enfoncent dans la jungle. Les acteurs devaient être de plus en plus marqués. De plus en plus fatigués. En tournant dans la chronologie, j'étais sûr qu'ils allaient l'être. Comme dans l'histoire, je suis allé du plus simple au plus compliqué. On a donc commencé par les rencontres au soleil, à Cayenne, en chemisette, et puis chaque jour est devenu plus difficile. On s'est ensuite retrouvés sur un décor de concession et dans un village où tout explose, puis on s'est mis à marcher dans la jungle, à s'y enfoncer pour finir par y dormir dans des hamacs. Quand c'est devenu vraiment dur, la moitié du chemin avait déjà été faite et tout le monde était poussé par ce qu'il avait déjà vécu.

Quelles ont été les réactions de votre équipe face à ce défi ?

Nous étions peu nombreux à connaître la réalité de ce qui nous attendait. Chaque jour, les gens la découvraient petit à petit et ils ont mis un petit moment avant de comprendre que les choses seraient de plus en plus compliquées. Certains ont compris plus vite que d'autres. Mais tout le monde a joué le jeu. D'une manière générale, les comédiens ont passé pas mal de temps ensemble. Chacun vivait ce tournage à sa façon. Il y a les expansifs qui ont l'impression de faire le Vietnam, et ceux qui profitent de l'expérience pour entrer en eux-mêmes. Au-delà de la logistique, tout s'est très bien passé humainement.

Combien de temps a duré le tournage ?

Nous avons tourné huit semaines là-bas. Les producteurs ont pris des risques pour produire le film et par respect pour leur engagement, je ne me voyais pas déborder du plan de travail. Pourtant, question imprévus, nous avons été servis. Inondations, comédiens et techniciens malades, piqûres d'insectes en tous genres, un blessé à la jambe évacué d'urgence en

hélicoptère, la pluie, les grèves, les pompes à essence fermées qui ne vous laissent que quelques heures d'autonomie... Même en ayant beaucoup préparé le tournage, il fallait sans cesse s'adapter.

Comment dirigiez-vous vos comédiens dans un tel environnement ?

Le gros du travail est fait en amont. Dans la définition des personnages. Quand vous avez de l'eau jusqu'au nombril, qu'il fait quarante degrés à l'ombre et que tout le monde est épuisé, les indications ont intérêt à être rares et précises. Les comédiens sont face à quelque chose de puissant qui va les malmenier. Ils rampent au milieu des araignées, se baignent dans des eaux sombres, et évoluent toute la journée en milieu hostile. Ils doivent jouer en fonction de ce que cela éveille en eux. Les premières prises sont donc souvent les plus intéressantes.

Il y a aussi de vrais moments de grâce, comme par exemple dans la scène du feu de camp. Parce que toute l'équipe bivouaquait au milieu de la jungle. Vous tournez de nuit. Et la nuit, la jungle est bruyante. Très mystérieuse. Cela crée un climat particulier. Un moment de bonheur. Et puis il y a aussi eu le plaisir de travailler avec des acteurs amateurs. Tous les petits rôles ont été castés sur place. Pour la plupart, ils n'avaient jamais tourné. Mais il y avait une fraîcheur, un désir. Le plaisir de jouer. Par exemple, lorsque le village explose, nous n'avions que deux cascadeurs professionnels ! Tous les autres sont des amateurs et cela nécessite de très nombreuses répétitions avec de fausses explosions et des repères au sol. Tout a été coordonné par les équipes d'Alain Figlarz et de Georges Demetrau. Je crois que nous avons obtenu des images superbes. Mais sur le terrain, le souffle était tel que tout le monde a cru brûler (parlez-en à Éric Ebouaney !). Ils ont quand même tous continué à jouer !

Votre film témoigne d'un vrai goût de la mise en scène. Vous avez aussi beaucoup travaillé la lumière...

Le personnage principal est la jungle. Et il ne suffit pas de le dire. Il faut l'inventer. Parce que si vous vous contentez de filmer ce qui vous entoure, ça

va vite devenir très chiant. Au mieux vous prenez un grand bain de chlorophylle, au pire vous avez l'impression d'être à Fontainebleau. Parce que contrairement à ce que l'on peut imaginer, la jungle n'est pas naturellement spectaculaire à l'écran. C'est vert, feuillu, et monotone. C'est la même chose que pour le désert ou la banquise. C'est joli en photo. Mais sur la durée, le danger c'est l'ennui. Parce que si vous n'y prenez pas garde le décor ne va jamais évoluer. Et s'il n'évolue pas c'est votre personnage principal qui n'évolue pas.

Le principal défi de ce film était donc de donner une identité à cette jungle. Il ne s'agit pas d'entrer en compétition avec Herzog ou Coppola – ce serait suicidaire, il s'agit juste d'assumer une obligation de création. La jungle sera ce que vous en ferez. Bien sûr, le scénario peut aider. J'avais cette idée de traiter la jungle comme un océan où la canopée serait la surface et le sol les abysses. C'est comme ça qu'est née l'idée des inselbergs. Pour redonner un peu d'air au spectateur et lui faire vivre la double dimension de la jungle. Sublime et prédatrice.

Mais je ne voulais pas multiplier les artifices scénaristiques et les péripéties. Le film se voulait structuré autour d'une longue marche dans la jungle. Je voulais sentir la fatigue des personnages. La faire monter. Et pour ça il fallait rester dans leur pas, dans leur effort. Ce qui nous ramène à votre question. Comment filmer des gens qui marchent dans la jungle sans que ça devienne ennuyeux ? Je crois que ça a été ma principale motivation à faire ce film. Essayer de trouver une réponse à cette question.

Cela commence bien entendu avec la lumière. Pour les raisons que je viens d'évoquer, je ne voulais surtout pas faire un film esthétisant. Mais au fil de la narration, la jungle allait successivement devoir être douce, exotique, riche, accueillante, inquiétante, agressive, morbide, et magnifique. Et ce sans rupture. Ça demande quand même un petit peu de travail. Et de préparation. Plusieurs mois avant de tourner, nous sommes allés faire des essais sur place avec Jean-Marie Dreujou, le chef opérateur. Non seulement pour choisir la pellicule adéquate mais pour réfléchir à cette évolution. Je voulais que la jungle change progressivement de

couleur. Je voulais perdre la chlorophylle, symbole du vivant, pour aller vers quelque chose de brun et d'étouffant. Jusqu'au village fantôme. Nous avons donc décidé de faire évoluer la lumière du film en travaillant sur les contrastes et la saturation.

Et puis, de manière beaucoup plus classique, nous avons essayé de construire notre plan de travail en fonction des exigences de la nature. Le même paysage ne va pas dire la même chose à l'aube, à midi et au crépuscule. S'il y a un lever de soleil à 7 h 12, alors c'est à cette heure-là qu'il faut tourner parce qu'à 8 h 13 le soleil ne fait pas de deuxième prise.

J'ai aussi choisi de raccourcir les focales au fur et à mesure que l'histoire avance pour changer le rapport de la jungle aux personnages. Peu à peu, sans que le spectateur en ait conscience même s'il le perçoit, les angulations évoluent et la jungle « mange » les protagonistes.

Au son, on s'éloigne aussi de l'exotisme. Progressivement, les oiseaux ne font plus cui-cui et se mettent à faire croâ-croâ. Le silence finit par s'installer et il n'en est que plus inquiétant.

Pour le mixage, j'ai aussi procédé en deux temps. Ce qui se fait rarement. J'ai mixé trois semaines jusqu'à avoir une maquette pour étalonner. Ensuite seulement, j'ai fini le mixage. Pour que le son et l'image ne soient jamais redondants. Qu'ils se complètent pour faire vivre la forêt. J'ai essayé d'utiliser tous les outils à la disposition d'un metteur en scène pour mettre en valeur les différents visages (j'allais dire la psychologie) de mon personnage principal. La jungle.

Attendiez-vous certaines scènes ? En redoutiez-vous d'autres ?

Il y a eu une scène infernale. Le groupe remonte la rivière et voit passer une pirogue de braconniers. Cette séquence était un cauchemar pour une raison très simple : la marée faisait varier le niveau de l'eau de la rivière sur une amplitude de plus de deux mètres. Au début, les acteurs n'ont pas pied et quelques heures plus tard il n'y aura plus d'eau du tout ! Comment faire ? Quand il y a de l'eau, toute l'équipe flotte. Quand il n'y en a plus, elle est dans la boue ! Un enfer... Dans cette sé-



quence, les comédiens s'arrêtent et dialoguent, l'un a mal aux yeux, ils perdent le canot, le personnage de Bruno Solo fait une colère et plonge dans l'eau. Les braconniers passent. Pour ne citer qu'un exemple, voici un des nombreux problèmes que le spectateur ne peut pas soupçonner : comment faire pour qu'un radeau chargé d'or dérive naturellement sur un fleuve et se retourne en perdant son chargement ? On pouvait passer une journée complète rien que sur ce point, or je disposais d'un jour et demi pour tourner toute la séquence. Alors il a fallu trouver des solutions. Pour compenser le changement de niveau des eaux, les axes de caméra s'ajustent en temps réel et descendent ou montent au gré du flot. Il faut aussi mettre en scène les six acteurs, plus deux hommes sur une pirogue, des animaux – un paresseux dans leurs bras, des singes dans des cages – deux caméras en batterie qui risquent à tout moment de se voir puisqu'elles sont de chaque côté de la pirogue qui passe. En plus, on se fait mal tout le temps. Dans l'eau, il y a des bouts de bois, on s'enfonce en permanence dans la boue. Heureusement, on n'a plus le temps de penser à tout ce qui nage ! A l'image, il ne doit rester qu'une scène maîtrisée qui raconte l'histoire. Heureusement, tout n'a pas été ainsi. Il y a beaucoup de scènes que j'attendais. Tourner sur l'inselberg a été une véritable récompense. Je savais que toute mon équipe y serait déposée pour vivre trois jours au-dessus de la canopée dans des hamacs. Nous étions coupés du monde, dans un décor beau à couper le souffle. C'était la fin du film, un véritable cadeau. J'allais pouvoir être sur un rocher à deux heures du matin, à bavarder avec un ami en écoutant les singes hurler à des dizaines de kilomètres à la ronde. Un beau résumé de l'aventure.

Vous reste-t-il une image, un moment que vous n'oubliez pas ?

Le dernier jour de tournage, après avoir terminé les plans d'hélico sur Clovis, Audrey et Julie, nous sommes partis filmer la canopée. C'était un samedi. A mon retour à Cayenne, après trois jours de hamac, je découvre que je n'ai pas de chambre d'hôtel. J'appelle Clovis qui devait re-

prendre l'avion le soir même en lui demandant si je peux prendre une douche dans sa chambre. J'y vais, ensuite, nous buvons un café, nous discutons et épuisé, je m'endors. A mon réveil, il n'est plus là. La première chose que j'aperçois en ouvrant les yeux, sur le fauteuil à côté du lit, c'est la chemise, le pantalon et la machette – le costume du personnage principal. Clovis s'était changé pour repartir à Paris... en laissant Virgil derrière lui. Le costume était vide. Il ne me restait plus qu'à en inventer d'autres...

FILMOGRAPHIE Sélective **Eric BESNARD**

SCENARISTE

- 2010 600 KILOS D'OR PUR** Réal. Eric Besnard
- 2009 L'ITALIEN** Réal. Olivier Baroux
- 2008 BABYLON AD** Réal. Mathieu Kassovitz
- 2007 LE NOUVEAU PROTOCOLE** Réal. Thomas Vincent
- CASH** Réal. Eric Besnard
- 2004 L'ANTIDOTE** Réal. Vincent de Brus
- TRAVAUX** Réal. Brigitte Rouän.
- 2003 LE CONVOYEUR** Réal. Nicolas Boukhrief
- 1998 LE SOURIRE DU CLOWN** Réal. Eric Besnard

RÉALISATION

- 2010 600 KILOS D'OR PUR**
- 2007 CASH**
- 1997 LE SOURIRE DU CLOWN**

RENCONTRE AVEC **CLOVIS CORNILLAC** Interprète de Virgil

Comment Eric Besnard vous a-t-il présenté ce projet ?

Eric et moi nous nous apprécions particulièrement et nous avons toujours des projets en commun. Je lui avais dit qu'il pouvait compter sur moi pour tourner n'importe où, sauf dans la jungle ! Un an plus tard, il m'a donné un scénario en me disant qu'il ne pouvait se dérouler que dans la jungle... J'ai d'abord cru à une blague ! Il ne m'avait rien dit pendant qu'il écrivait. Je crois que finement, il savait que seul son scénario abouti avait une chance de me convaincre. Et il a eu raison. J'ai lu et je n'avais plus le choix, je devais y aller.

Qu'est-ce qui vous rebutait dans la jungle ?

Les climats difficiles, froids, secs, ne me posent aucun problème. Je me sens même attiré par cela. Mais la jungle, les milliards de bêtes au centimètre carré, cet univers étouffant, sans lumière, tout cela ne me tentait pas. J'avais eu l'occasion de travailler plusieurs fois en Inde. C'est un pays que j'adore. J'ai eu l'opportunité d'y approcher – de frôler – la jungle et ce modeste contact n'avait fait que confirmer mon appréhension. Pour 600 KILOS D'OR PUR, il était question d'y passer deux mois et demi, en Guyane... Le fait est que ce fut une aventure magnifique.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le scénario ?

Quand je lis, je pense d'abord au film et pas à l'endroit où je vais peut-être le tourner. J'ai d'abord aimé l'idée de renouer avec le film d'aventure, ce qui est assez rare en France. C'est un cinéma que j'aime beaucoup. S'il faut des références, autant prendre les meilleures et modestement, ce film se place quelque part entre DELIVRANCE et LE SALAIRE DE LA PEUR, deux chefs-d'œuvre absolus qui m'ont beaucoup marqué. C'est une chance de pouvoir faire ce genre de film et je trouve bien qu'Eric en ait eu envie, appuyé par les frères Altmayer qui ont eu le courage de l'accompagner dans ce projet atypique. Ce n'est pas un film facile à monter, ce n'est pas une comédie exotique, c'est de l'aventure pure avec le côté sombre que ces films-là comportent quand ils ont du fond. L'ensemble du projet était très séduisant.

Comment définiriez-vous Virgil, votre personnage ?

Au départ, ce n'est pas quelqu'un de très sympathique. C'est un mercenaire, quelqu'un d'assez secret. Tout l'intérêt de l'histoire est de le révéler dans l'action. Au-delà d'une image, il va suivre un chemin d'humanisation. J'aime ce genre de parcours. Le personnage est aussi un bon exemple de ce qui fait la force du film. On est dans un divertissement, dans l'aventure, mais comme dans tous les vrais westerns ou dans les classiques, on peut y lire autre chose, comme des leçons de vie qui, sans être didactiques, nous parlent. Il est question de quête humaine, de la puissance de la nature et du rapport aux autres. Je crois que d'une façon ou d'une autre, on traverse tous notre jungle un jour. Virgil découvre cela, il découvre aussi l'amour et la fu-



tilité de l'or. Le film s'appuie sur ces valeurs pour nous entraîner dans l'aventure. Eric orchestre tout ça avec intelligence, sans jamais être pesant, mais cette richesse des thèmes, ces enjeux humains sont bien présents et font vivre l'histoire.

Qu'avez-vous apporté à votre rôle ?

S'impliquer dans les personnages, c'est mon métier et j'aime ça. Donc je m'implique jusque dans les petites choses, sur tous les plans. Mais un rôle est toujours une projection que quelqu'un fait sur vous de ce qu'il ressent lui-même. Il y a alors quelque chose qui vous échappe, une vision que l'on a de vous-même, une chose que vous dégagez sans en être forcément conscient et qui relève du choix du metteur en scène. Le métier d'acteur consiste à être le désir des autres.

Ce qu'il y a de bien, c'est que l'on est souvent surpris par ce que les autres perçoivent de vous. Cela vous pousse à explorer d'autres parts de vous-même. J'ai parfois été stupéfait de voir dans quels rôles on pouvait m'imaginer. Avec Virgil, il y avait un chemin à parcourir et il est difficile de l'expliquer. En l'occurrence, je ne me serais jamais permis de dire à Eric : « Voilà ce dans quoi je m' imagine ». Le fait est qu'avec ce film, il m'a à la fois offert un rôle que j'aime énormément et un film comme j'en espérais.

Le personnage est assez carré, brut, et du coup son évolution se joue sur un regard, quelques mots ou une intonation. Cela vous oblige à être vigilant sur ce que vous jouez ou pas. Ce n'est pas un personnage expansif, il ne verbalise pas et pourtant, on sent qu'il bouge, qu'il ressent. Il se transforme, mais en restant lui-même, fidèle à ses valeurs. C'est passionnant.

Comment avez-vous réagi face à la jungle ?

La jungle est un endroit très particulier. Une fois qu'on y est allé, on

sait un peu plus de quoi on parle mais avant, c'est surtout un fantasme, aussi angoissant que fascinant mais très abstrait. Mon premier sentiment face à la jungle, je l'ai eu en arrivant en avion à Cayenne. Avant de se poser, on fait un grand virage, on découvre alors un océan vert à perte de vue. Et là on comprend tout de suite. Je me suis dit que c'était dans cet océan végétal que nous allions tourner et il s'est produit comme un déclic en moi. Je me suis dit qu'il fallait que j'accepte ce lieu comme étant chez moi. Ce n'était pas la jungle qui allait y mettre du sien, c'était donc à moi d'effectuer la démarche. C'est une puissance devant laquelle on s'incline. La jungle, c'est de la vie partout. Vous savez que ça grouille, tout est mouvement, bruit, mais vous ne voyez pas grand-chose. J'ai tout fait pour m'y fondre, pour tout accepter, des animaux un peu étranges aux petites bêtes, à l'humidité, l'omniprésence de l'eau et de la chaleur. Du coup, ça c'est super bien passé. A la fin, je m'y sentais même bien. Il m'est même arrivé de me lever la nuit et d'aller pieds nus sur les rochers pour observer la canopée. C'est une terre d'introspection, un lieu où tricher est impossible, et j'aime cela. J'ai vécu une sorte d'initiation avec la jungle, quelque chose d'intime, qui reste profondément ancré en moi. La jungle vous change forcément. Pour moi, il y a un avant et un après.

Le fait de jouer dans cet environnement a-t-il changé vos rapports avec vos partenaires ?

Pour un tournage aussi particulier, l'aspect humain de vos équipiers compte encore plus. Il ne suffit pas de prendre de bons acteurs, il est aussi préférable qu'ils soient bons camarades. En l'occurrence, Eric a choisi des gens qui ont tous tenu et qui ont tous joué le jeu même hors caméra. Le casting est assez particulier. Je ne crois pas du tout à la notion de contre-emploi – par définition, un bon comédien peut tout jouer – mais beaucoup de rôles permettent à leurs interprètes de s'éloigner un peu de leur image habituelle.

J'avais par exemple très envie de voir ce que Patrick Chesnay allait faire de son personnage d'expert en explosifs. Beaucoup des personnages qu'il a pu interpréter sont souvent urbains, assez élevés socialement et pourtant, il est remarquablement crédible dans le rôle de cet artificier, il y amène un vécu, un recul formidable. Bruno fait un très beau travail dans un registre qui n'est pas celui qu'on lui connaît le plus. Il a vraiment joué le jeu et son personnage était exigeant. Il est parfaitement à sa place.

Audrey Dana apporte une vraie densité à son personnage. Elle ne se contente pas d'être une belle femme dans la jungle. On sent qu'elle n'est pas née là, qu'elle se bat contre son environnement mais qu'elle est décidée à assumer ce combat-là. On perçoit en elle tout le parcours qui a pu la conduire à venir se perdre dans ce lieu incroyable avec l'homme qu'elle aime. Elle sonne vrai. Claudio Santamaria est aussi parfait dans son personnage, c'est un homme impressionnant, beau, dense et en privé, il est formidable de gentillesse, d'abnégation. L'état d'esprit sur le tournage était vraiment très bon et c'est vrai de toute l'équipe. Le fait est que l'on a tous vécu ça ensemble et que cette expérience nous lie particulièrement maintenant.

Qu'est-ce que ce film vous a permis de découvrir d'Eric, de vos partenaires et de vous-même ?

Avec Eric, nous partageons beaucoup de choses, une certaine idée de la vie, de la façon de faire. Le voir rester lui-même dans ce projet, quelles que soient les conditions, est un bonheur en soi. Nous partageons une telle envie de retravailler ensemble, l'attente était tellement forte que l'on aurait pu être déçus. Eh bien non, pas du tout. L'homme que j'ai vu là-bas, c'est l'homme que je supposais. Nous ne nous étions pas trompés l'un sur l'autre. C'est surtout vrai avec Eric parce que c'est de lui que je me sentais le plus

proche sur ce tournage, mais c'est aussi vrai de tous les membres de l'équipe. Tout le monde a tenu sa place.

Vis-à-vis de moi-même, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'affronter des choses assez dures ou violentes et à chaque fois, je me suis découvert des ressources, une capacité à tenir. Je crois que plus ce qui m'entoure est difficile, plus je développe d'énergie pour faire face. Ce qui a été le plus révélateur, c'est le rapport à la forêt. Je ne pensais pas que je resterais aussi calme face aux araignées qui vous tombent dessus, aux serpents qui rampent entre vos pieds ou aux gros poissons qui vous frôlent quand vous êtes dans une eau trop boueuse pour y distinguer quoi que ce soit. On ne dit rien pour ne pas effrayer les autres et on joue. Les premières fois sont comme un défi et ensuite, elles vous confortent dans votre attitude, vous les cherchez presque !

Souvent, je me rendais par moi-même en 4X4 sur le lieu de tournage et il y avait parfois une heure et demie de route. On roule le long de la forêt, la jungle est là, de chaque côté, à quelques mètres. C'est un espace d'aventure où tout est possible. Je me suis souvent dit que si je m'arrêtais, si je m'enfonçais, je pouvais disparaître et tout recommencer. C'est un territoire de liberté comme je n'en ai jamais connu.

Comment avez-vous réagi en voyant le film terminé ?

Il s'est passé quelque chose d'assez inhabituel pour moi. J'ai pris un plaisir immense à cause du côté épique, du rythme, de l'intensité de jeu de tous mes partenaires, mais à cela s'est greffée une réaction beaucoup plus instinctive. Le remarquable travail accompli par Eric et son équipe sur le son et l'image m'ont instantanément ramené à mon expérience, à mon ressenti de la jungle. Dès le générique, j'ai entendu la jungle et cela m'a directement renvoyé là-bas. D'un seul coup, j'y étais à nouveau. Tout m'est revenu, vis-

céramement : les lieux, les odeurs. Pour les spectateurs, c'est le gage d'un vrai dépaysement et d'une authenticité dans l'aventure. L'image et le son restituent exactement la réalité de ces lieux incroyables.

Vous avez tourné sur des lieux où l'on trouve réellement de l'or. Quel effet cela fait-il ?

La Guyane est une terre d'aventure. C'est un pays magnifique dans lequel tout est particulier. Alors forcément, quand vous marchez dans la boue et que vous vous dites que là, sous vos pieds, une pépite peut surgir, il n'est pas difficile de se mettre à la place d'un des milliers de clandestins qui, à n'importe quel prix, veulent tenter leur chance. Le film parle aussi de cela. En travaillant sur ce film, j'ai aussi pris conscience de la non-tracabilité de l'or. C'est le personnage joué par Bruno qui l'explique ; une dent en or volée dans les camps de la mort peut devenir une alliance. On n'a pas conscience de cette notion et on mesure tout à coup la réalité d'un marché mondial où se jouent des fortunes. Il y a beaucoup à dire sur l'or. Dans le film, on en parle peu mais on en parle bien. Comme pour les sentiments et les choix de vie, Eric intègre ces notions à son travail d'écriture, légèrement mais très concrètement, en remettant les enjeux bien en perspective dans une histoire qui va vite.

Quel souvenir garderez-vous de cette expérience ?

Ces quelques mois là-bas font partie de moi et m'ont très profondément marqué. Ma réaction en découvrant le film en est le témoin. La jungle, ce que nous avons vécu tous ensemble, le fait que nous puissions le partager avec le public, tout est important. Aller là-bas fait partie de ce que je fais sans problème pour un film et que je n'aurais jamais osé faire autrement. L'idée de jouer, au cinéma ou au théâtre, me transcende.



FILMOGRAPHIE Sélective Clovis CORNILLAC

- 2010 LA VIE DEVANT NOUS** Réal. Bernard Jeanjean
600 KILOS D'OR PUR Réal. Eric Besnard
L'AMOUR C'EST MIEUX À DEUX Réal. Dominique Farrugia et Arnaud Lemort
PROTÉGER ET SERVIR Réal. Eric Lavaine
2009 LA SAINTE VICTOIRE Réal. François Favrat
BELLAMY Réal. Claude Chabrol
2008 FAUBOURG 36 Réal. Christophe Barratier
LE NOUVEAU PROTOCOLE Réal. Thomas Vincent
ASTÉRIX AUX JEUX OLYMPIQUES Réal. Frédéric Forestier
2007 EDEN LOG Réal. Franck Vestiel
SCORPION Réal. Julien Séri
LE SERPENT Réal. Eric Barbier
2006 POLTERGAY Réal. Eric Lavaine
LES BRIGADES DU TIGRE Réal. Jérôme Cornuau
2005 GRIS BLANC Réal. Karim Dridi
LE CACTUS Réal. Michel Munz et Gérard Bitton
LES CHEVALIERS DU CIEL Réal. Gérard Pirès
AU SUIVANT Réal. Jeanne Biras
BRICE DE NICE Réal. James Huth
2004 UN LONG DIMANCHE DE FIANCAILLES Réal. Jean-Pierre Jeunet
LA FEMME DE GILLES Réal. Frédéric Fonteyne
MENSONGES ET TRAHISONS ET PLUS SI AFFINITÉS... Réal. Laurent Tirard
MALABAR PRINCESS Réal. Gilles Legrand
LE VERT PARADIS Réal. Emmanuel Bourdieu
JE T'AIME, JE T'ADORE Réal. Bruno Bontzolakis
2003 MARIÉES MAIS PAS TROP Réal. Catherine Corsini

- 2003 APRÈS LA PLUIE, LE BEAU TEMPS** Réal. Nathalie Schmidt
À LA PETITE SEMAINE Réal. Sam Karmann
MALÉFIQUE Réal. Eric Valette
UNE AFFAIRE QUI ROULE Réal. Eric Veniard
2002 CARNAGES Réal. Delphine Gleize
UNE AFFAIRE PRIVÉE Réal. Guillaume Nicloux
2001 GRÉGOIRE MOULIN CONTRE L'HUMANITÉ Réal. Artus de Penguern
2000 LA MÈRE CHRISTAIN Réal. Myriam Boyer
1999 LES VILAINS Réal. Xavier Durringer
KARNAVAL Réal. Thomas Vincent
1997 OUVREZ LE CHIEN Réal. Pierre Dugowson (inédit)
1995 MARIE-LOUISE OU LA PERMISSION Réal. Manuel Fleche
1993 PÉTAINE Réal. Jean Marbeuf
LES AMOUREUX (LES CŒURS DE PIERRE) Réal. Catherine Corsini
1989 SUIVEZ CET AVION Réal. Patrice Ambard
LE TRÉSOR DES ÎLES CHIENNES Réal. Jacques Ossang
1988 LES ANNÉES SANDWICHES Réal. Pierre Boutron
IL Y A MALDONNE Réal. John Berry
L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE Réal. Philip Kaufman
1985 HORS-LA-LOI Réal. Robin Davis

Voix de doublage

- 2007 TOUS À L'OUEST** Réal. Olivier Jean-Marie
2006 HAPPY FEET Réal. George Miller
NOS VOISINS LES HOMMES (Over the Hedge) Réal. Tim Johnson et Karey Kirkpatrick



RENCONTRE AVEC **AUDREY DANA** Interprète de Camille

Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer à ce projet ?

D'abord, il y a eu la rencontre avec Eric Besnard. Dès notre premier rendez-vous, il m'a donné envie de le suivre dans cette aventure. C'est un homme droit, franc, ancré dans des valeurs et qui sait partager ses enthousiasmes. S'il est question de partir dans la jungle pendant deux mois, mieux vaut avoir confiance en celui qui vous y emmène. Lorsqu'il m'a contactée, j'étais enceinte de huit mois et demi et il redoutait que je ne puisse pas partir quand mon fils serait tout jeune, mais je lui ai dit que si je m'engageais, je tiendrais.

Ensuite, il y a eu le scénario et en le découvrant, j'ai voulu encore davantage faire ce film. Ce projet me faisait un peu peur, il repoussait mes limites et cela me tentait. Le challenge me motive. Je préfère essayer ce que je ne connais pas et qui me paraît difficile plutôt que de faire ce qui est à ma portée. J'ai aussi toujours eu cette envie de film d'aventure et d'action.

Sur l'histoire proprement dite, j'ai tout de suite ressenti la dimension profondément humaine. Au-delà de l'aventure et du côté spectaculaire de la jungle, chaque membre de ce groupe a un parcours, des secrets, des douleurs et des espoirs. Aucun d'eux n'a la même raison de s'embarquer dans cette aventure et aucun n'est ni tout noir ni tout blanc. C'est essentiel pour moi. Il n'y a aucun manichéisme et c'est assez rare. Chacun possède des zones d'ombre qui influent aussi sur le déroule-

ment de l'intrigue. Arriver à placer tous ces enjeux très humains dans un contexte d'aventure était simplement génial.

L'idée de tourner avec Clovis, Patrick et tous les autres m'attirait aussi beaucoup. Au milieu de ces hommes, Camille est un rôle passionnant et dense.

Comment l'avez-vous approché ?

C'est un rôle complexe dans un environnement de travail extrêmement exigeant. J'ai eu peur de ne pas être à la hauteur mais comme à chaque fois dans ce genre de situation, je m'appuie sur la confiance que le réalisateur me témoigne. S'il m'en croit capable, s'il a le désir de moi dans ce rôle, alors c'est que je dois pouvoir y arriver et j'y vais. Eric m'a constamment rassurée.

Pour approcher mes personnages, je travaille toujours beaucoup. Il y a une partie de réflexion que je mène par moi-même et une autre avec le réalisateur. Pour amener le personnage à moi, je me demande ce qui aurait dû m'arriver pour que je devienne comme elle. Eric était toujours là pour me préciser qui était Camille et son parcours. Je me suis demandé quel pouvait être le passé de cette jeune femme, ce qu'elle avait vécu. Comment se fait-il qu'elle se retrouve en Guyane, à la tête d'une mine d'or, avec cet homme, sans enfants, dans un environnement aussi hostile ? Qu'a-t-elle traversé pour en arriver là ? Dès le début du film, Camille va vivre un traumatisme incroyable : elle va perdre l'homme de sa vie et prendre sa place dans cette équipe. Pendant le casse, dans un pur réflexe d'humanité, elle va risquer de tout faire rater en sauvant une jeune fille, enceinte, qui elle aussi a perdu son mari. Peut-être fait-elle un transfert ? Peut-être qu'inconsciemment, s'occuper de cette jeune fille avec qui elle a des souffrances communes lui permet de rendre sa propre douleur plus tolérable. Ce sont autant de questions que je me suis posées et qui sous-tendent le personnage.



Comment définiriez-vous Camille ?

Le cœur de ce personnage, c'est le deuil. Camille a perdu la seule personne qu'elle aimait. Je me suis imprégnée de cette notion et j'avoue que cela a été très lourd pour moi. Je pense que plusieurs facteurs ont joué. Je venais de tourner CES AMOURS-LA de Claude Lelouch, une grande saga. Pour ce rôle, j'étais en talons hauts, dans des robes superbes, avec des coiffures sublimes, et tout à coup, je me suis retrouvée dans la jungle, couverte de boue, à courir et à lutter. Nous nous trouvions à l'autre bout du monde et j'avais aussi un bébé en bas âge. Je n'explique pas complètement le phénomène mais j'ai plongé dans l'émotion de Camille. J'ai l'habitude de m'investir dans mes rôles mais cette fois, je me suis fait presque engloutir ! L'action du film se déroule sur quatre jours. La vérité du personnage ne laissait pas de place à d'autres sentiments que la douleur. Ce n'était pas facile mais je ne le regrette pas. Il le fallait pour être dans l'intensité du film.

Comment s'est déroulé le tournage ?

On a eu quelques lectures à Paris avec mes partenaires, avec qui j'avais très envie de jouer mais que je ne connaissais pas. Et tout à coup, vous vous retrouvez loin, dans des conditions assez particulières. J'étais presque la seule femme dans un univers très majoritairement masculin. Le soir, on ne rentrait pas chez nous, plus de quotidien, plus de famille excepté mon bébé qui m'a rejointe et que j'ai eu peur de voir attraper la dengue que j'ai moi-même eue. Du coup, il est reparti en métropole...

Heureusement, au milieu des difficultés, il y avait Eric, Clovis, Patrick, Bruno, Jean-Pierre et Claudio, et l'équipe. Beaucoup de techniciens ont dit qu'ils n'avaient jamais connu de tournage aussi difficile. J'admire d'autant plus Eric qui, malade, face à des soucis logistiques incroyables, a

réussi à faire son film comme il le voulait en prenant soin de nous et en emmenant tout le monde. Il n'a même pas pris un seul jour de retard, c'est un exploit !

Nous avons tourné à peu près dans l'ordre chronologique. J'ai donc commencé par les scènes avec Jean-Pierre Martins, sur notre exploitation, par l'attaque et par sa mort. C'était extrêmement intense dès le début. Ensuite, je rejoins l'équipe du casse et c'est une autre phase de jeu qui débute. J'ai découvert Clovis – une vraie rencontre. C'est un acteur surprenant. J'ai beaucoup aimé travailler avec lui. C'était très intéressant pour moi parce que nous sommes assez éloignés dans notre façon d'aborder nos rôles ; lui ne parle pas de son personnage, moi j'adore en discuter. Dans le groupe, son personnage et le mien ont un lien particulier. Le courant est très bien passé. Il m'a appris beaucoup de choses. La distance qu'il mettait entre lui et son personnage faisait du bien alors que moi j'étais à fond dans le mien.

La jungle a aussi eu un effet très particulier sur moi. La Guyane, c'est 90 % de jungle et 10 % de civilisation. Très étrangement, moi qui peux avoir un côté mec, je ne me suis jamais sentie aussi femme que dans la jungle. J'étais plus sensuelle, plus sensible aussi, à un point tel que j'étais en empathie avec tous les sentiments de ceux que je côtoyais. Cela s'est produit malgré moi, c'était épuisant mais paradoxalement, je crois que cela a nourri le personnage de Camille. En parlant avec d'autres personnes qui ont séjourné dans la jungle, j'ai découvert que les gens sensibles réagissent comme cela là-bas. Cet effet s'est dissipé dès que j'ai reposé le pied à Paris.

Certaines de vos scènes demandent une grande intensité et d'autres vous impliquent physiquement. Comment gérez-vous cela ?

Tourner là-bas m'a obligée à affronter la plupart de mes peurs viscérales. Rien qu'avec les araignées, nous avons été servis. Impossible de

s'asseoir sans se méfier, j'ai vu des mygales tomber juste à côté de nous. Pour la scène où, poursuivie par les garimpeiros, je dois faire la morte, je me souviens que dans le scénario il était écrit : « Camille est allongée sur la route. » Sur place, il s'agissait en fait de me coucher dans une mare stagnante, en pleine jungle, dont on avait sorti une énorme araignée rouge quelques instants avant. Sur le plateau, nous avions un spécialiste qui savait exactement les risques que représentait chaque plante ou chaque bestiole. Heureusement que j'avais confiance en lui et en Eric ! Rétrospectivement, je pense que cette perte de repères, cette sensation de fragilité face à l'environnement a contribué à me rapprocher de Camille et de ses sentiments. Je savais que j'allais en baver, je n'ai pas été déçue. Mais tout me faisait autant envie que peur. Il n'y a pas un jour où je n'ai pas pensé au spectateur. A chaque plan, je me disais que l'on donnait tout pour emmener des gens avec nous dans cette aventure.

La jungle a-t-elle eu une influence sur votre façon de travailler ?

Beaucoup de sentiments étaient exacerbés mais au bon sens du terme. Sur le tournage, Eric nous motivait tous face à l'environnement. Il est d'une douceur exemplaire avec ses comédiens et d'une force herculéenne sur un plateau. C'était la combinaison idéale pour ce projet. 600 KILOS D'OR PUR, c'est exactement Eric, une masse, une puissance, alliée à une capacité à protéger ses acteurs. Il a été formidable dans son accompagnement.

Quel souvenir garderez-vous de cette aventure ?

C'est une aventure personnelle et artistique. Le souvenir des derniers jours sur l'inselberg se détache pourtant. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Ce sont des rochers qui dominent la jungle. Aucune route n'y



conduit. On nous a déposés en hélico. Toute l'équipe a vécu là-haut trois jours, ensemble, dormant dans des hamacs. C'était un lieu magique et cela reste un souvenir très fort. Je me souviens particulièrement du premier soir, on a dîné dans un endroit où personne n'avait jamais mangé. C'était beau, c'était bon et ensuite je suis allée m'asseoir à l'écart au bout des rochers, avec Marc-Antoine Beldent, l'ingénieur du son, un homme extraordinaire. On est restés là, dans le crépuscule, à écouter la jungle qui grouille de vie et de cris. C'était un moment immense. Paradoxalement, là-haut, on n'a plus peur, on est inaccessibles. On a vu les étoiles apparaître une à une au-dessus de la canopée.

J'avoue qu'ensuite, j'ai été heureuse de retrouver Paris, d'avoir froid et de pouvoir m'asseoir sans avoir peur de me faire piquer. J'avais eu ma dose d'aventure !

Qu'avez-vous pensé du film en le découvrant terminé ?

J'ai adoré. Je trouve Clovis très beau. A mon sens, il n'a jamais dégagé un tel charme. On le connaît intense, drôle mais je ne crois pas qu'on l'ait déjà vu avec une telle puissance. Je parie que beaucoup de femmes vont tomber amoureuses de lui ! Je trouve aussi que Patrick fait fonctionner son personnage à la perfection, Bruno est impressionnant et Claudio a tout ce qu'il faut de classe et de tension pour son rôle. Eric a le talent de prendre des gens que l'on ne s'attend pas à voir ensemble pour leur faire vivre des histoires que l'on ne voit pas souvent en France. Les images sont magnifiques. Je remercie Eric d'avoir eu le courage de nous emmener tous là-bas et d'avoir mis sur pied ce projet. Quand je vois le film qu'il a réussi à faire, je suis encore plus heureuse. Cette expérience m'a fait grandir. C'est du vrai cinéma !

**FILMOGRAPHIE Sélective
Audrey DANA**

2010 600 KILOS D'OR PUR

Réal. Eric Besnard

CES AMOURS-LA

Réal. Claude Lelouch

LE BRUIT DES GLAÇONS

Réal. Bertrand Blier

NOUS TROIS

Réal. Renaud Bertrand

2009 TELLEMENT PROCHES

Réal. Olivier Nakache et Eric Tolédano

WELCOME

Réal. Philippe Loret

2008 LA DIFFERENCE C'EST QUE C'EST PAS PAREIL

Réal. Pascal Laëthier

CE SOIR JE DORS CHEZ TOI

Réal. Olivier Baroux

2007 ROMAN DE GARE

Réal. Claude Lelouch

RENCONTRE AVEC **PATRICK CHENAIS** Interprète de Georges

Comment Eric Besnard vous a-t-il présenté son projet ?

La première fois qu'Eric m'en a parlé, il m'a d'abord demandé si je n'avais rien contre le fait de crapahuter pendant deux mois dans la boue, au milieu des moustiques, dans des régions plutôt hostiles. A priori, je n'avais rien contre – ni pour d'ailleurs ! L'aventure et le dépaysement me séduisaient plutôt. L'idée de partir tourner là-bas m'excitait et me faisait peur à la fois.

Par rapport au scénario lui-même, j'ai bien aimé le mélange de vrais personnages et d'action, qui correspond complètement à ce que j'ai découvert une fois le film terminé. On a un film de genre, mais avec une dimension presque poétique induite par l'Amazonie. Très dessinés, les protagonistes sont tous teintés par un désarroi qui les rend touchants. Au final, en plus de l'action, la combinaison des personnages qui pénètrent dans une jungle à la fois hostile et protectrice donne à ce film un côté flamboyant.

Comment définiriez-vous votre personnage ?

Georges est un expert en explosifs. Il a certainement participé à beaucoup d'opérations et vécu pas mal d'expériences. Son humour, son fatalisme, son côté désabusé se mêlent à un aspect plus fragile et plus émouvant. On a l'impression que pour lui, c'est

un peu la dernière occasion d'avoir cette dose d'adrénaline dont il a besoin. Même si ce n'est pas appuyé dans le film, Georges est aussi le seul du groupe à avoir une vraie relation de confiance et peut-être d'amitié avec Virgil, le personnage de Clovis.

Eric Besnard a fait sur Georges le même travail que sur les autres personnages du groupe. Comme dans les grands films d'aventures des années 50 ou 60, il a réuni des figures emblématiques – le désabusé, le tueur de sang-froid, l'idéaliste ou le méchant. Mais au-delà de ses influences et de sa culture, dans une intrigue très contemporaine, il y ajoute tout ce que le cinéma nous a apporté au fil du temps. Dans ce film de 2010, les personnages ont plus de complexité, plus de contradictions, d'ambiguïté, et tout cela les rend très réalistes et plus proches de nous. Ils gagnent une dimension supplémentaire, ils conservent leur côté archétype tout en devenant attachants.

Aviez-vous un enjeu, un plaisir particulier à jouer Georges ?

J'ai été tenté par l'ensemble de la proposition de ce film d'aventures. Les personnages sont un peu ce qu'en font les comédiens. Il fallait ajouter quelque chose à ces ingrédients de vieux baroudeur désabusé, sans tomber dans la caricature. Le fait de tourner dans la jungle a teinté mon état et donc mon jeu. J'ai joué à l'instinct, et la jungle a eu le dernier mot ! Je connaissais déjà cet environnement pour y être allé à titre personnel, mais ce n'est pas là que je me sens le mieux. J'apprécie davantage les villes du Sud comme Tanger, Palerme ou Beyrouth. Je préfère les grandes cités cosmopolites aux univers de Far West de l'Amazonie ! Je n'ai pas eu pour la jungle le même coup de foudre que Clovis ou Bruno. Le climat était difficile. En arrivant, je souffrais d'une hernie discale et j'étais affaibli. Malgré les soins, c'était douloureux.



Mais en dépit de cet état particulier, je dois admettre qu'il y a là-bas de magnifiques paysages et que nous avons vécu des moments magiques. La jungle et les fleuves dégagent une forme de beauté à laquelle Eric Besnard a été très sensible et que son film restitue remarquablement.

Comment avez-vous réagi en découvrant vos partenaires ?

J'avais déjà tourné avec Clovis Cornillac et Bruno Solo. Je les aime beaucoup en tant qu'hommes et en tant qu'acteurs. J'étais heureux de les retrouver pour travailler. Découvrir Audrey et Claudio a aussi été très agréable. Tourner un film est toujours une aventure, encore plus lorsque l'action se déroule dans des endroits improbables au fin fond de l'Amazonie. C'est aussi une expérience humaine. Rencontrer des gens de qualité, vivre et travailler avec eux, partager deux mois d'une façon assez intense, tout cela est passionnant. Les nombreux déplacements, les conditions de tournage et la logistique nous rapprochent dans ce milieu totalement décalé. On ne tournait pas dans les studios de Joinville ! Nous devons donc exercer notre métier d'une façon un peu différente.

Malgré la richesse de votre filmographie, c'est la première fois que vous faites exploser un village...

Même si je n'ai pas été physiquement directement impliqué dans la scène, j'en ai été le témoin et c'était très spectaculaire. C'est effectivement sans doute la première fois que je pose des bombes, et cette scène est aussi l'occasion de découvrir un autre aspect de mon personnage. Georges est un expert en explosifs et il éprouve une sorte de jubilation chaque fois qu'il pose une

charge. C'est pour ce talent-là qu'il fait partie du groupe. Mais on s'aperçoit aussi qu'il est capable de violence et même si le meurtre n'est que suggéré, on comprend qu'il est un vrai tueur allant jusqu'à mettre son adversaire en confiance d'un sourire avant de l'éventrer. Georges n'est pas sur cette opération par hasard.

Qu'avez-vous apporté à votre personnage ?

Très souvent, le simple fait de poser une question sur le personnage est une réponse en soi. Quand on se demande si celui que l'on joue est désabusé, c'est déjà qu'il l'est. A cela s'ajoute ce que l'on est et la façon dont on interprète. Le rôle devient alors une combinaison de tous ces éléments. Il y a la façon dont on apparaît, notre image, ce que la caméra prend et ce que le metteur en scène choisit. Je ne sais plus qui a dit « Jusqu'à quarante ans, on joue. Après, on est », mais c'est vrai. Le personnage est ce qu'il est, mais l'ingrédient dont on se sert, c'est soi-même. On transpose simplement ce que l'on est dans la situation et les dialogues. C'est une drôle d'alchimie.

Comment avez-vous travaillé avec Eric Besnard ?

Eric est un mélange de gentillesse et de puissance. Il donne l'impression d'être très solide et je crois qu'il l'est. En même temps, il fait toujours preuve d'attention envers les autres. Il est dans le partage. Quand Werner Herzog tournait AGUIRRE, LA COLERE DE DIEU dans des conditions logistiques qui devaient être comparables, son tournage était perturbé par des conflits et de violentes tensions. Sur le film d'Eric, malgré les tensions entre les personnages, il y avait une dynamique de groupe et une fraternité qui

ont servi le film. Eric Besnard était une espèce de grand frère.

Aviez-vous imaginé ce que serait le tournage ?

On a beau imaginer, la réalité vous surprend toujours. J'étais préoccupé par mon problème de santé et, sans rien imaginer de précis, je pensais que le tournage serait dur. Je me demandais si, à cause de mon hernie discale, j'y arriverais. Je voulais absolument faire ce film, je pensais que c'était possible, mais n'était-ce pas trop présumer de mes forces ? Je ne voulais en aucun cas devenir un problème pour la production. Toutes ces questions me taraudaient. Pour être tout à fait honnête, je crois que le tournage a été moins dur que je ne l'avais imaginé. Malgré les trajets parfois longs et assez physiques pour rejoindre les décors, j'ai surtout souffert de la chaleur suffocante.

Qu'avez-vous pensé du film quand vous l'avez vu terminé ?

On ne sait jamais ce qu'un film va être. Ce n'est pas parce qu'on a vécu une aventure intensément que le résultat sera bien sur l'écran, mais en l'occurrence, le résultat est assez proche de ce que j'avais imaginé. J'avais beau connaître le scénario, j'ai été emporté, trimballé et surpris ! En tant que spectateur, j'ai passé un excellent moment. Un vrai moment de cinéma.

Avez-vous été sensible à l'aspect « politique » du côté or et trafic ?

Sur le papier, ce n'était qu'un contexte. Une fois sur place, c'est une réalité tellement présente que vous ne pouvez pas y échapper.

Quand on le vit, quand on rencontre de vrais garimpeiros, des gendarmes, on prend un peu plus conscience des problèmes qui se conjuguent là-bas. La recherche de l'or, c'est presque la recherche du Graal. Chercher l'or, c'est survivre dans des conditions terribles. Il n'y a pas d'autre loi que celle du plus fort.

Savez-vous aujourd'hui quel souvenir vous garderez de cette expérience ?

Tourner ce film m'a rappelé le tout premier film que j'ai fait, LES NAUFRAGES DE L'ILE DE LA TORTUE de Jacques Rozier, où les acteurs étaient mis dans les conditions exactes des personnages. Même si ce n'était pas la même jungle, nous étions dans la même chaleur, le même crapahutage, sous la pluie, sous les orages, avec les moustiques et les maladies. Rozier faisait en sorte que l'on dorme dans des endroits pourris où la nourriture n'arrivait pas pour que nous puissions ressembler exactement à ce qu'il avait imaginé. Cela a généré de telles tensions qu'à la fin du film nous n'étions plus que cinq ! 600 KILOS D'OR PUR n'avait évidemment rien à voir en terme d'ambiance de travail. Le premier souvenir qui me reste est d'ailleurs l'entente humaine avec toute l'équipe. Je me rappelle particulièrement une nuit où nous avons mis trois heures pour atteindre le lieu de tournage. Nous devons être sur place pour tourner avant l'aube et pendant que le soleil se lèverait. Nous étions dans des hamacs en écoutant du jazz. Nous avons discuté de musique. C'était un moment hors du temps, une parenthèse assez poétique. Vous aviez là une poignée d'humains perdus dans la jungle, loin de chez eux, avec du travail à faire. Il y a eu cette nuit-là une sorte d'accord irréel entre la nature, la nuit, les étoiles, la musique et nous.

FILMOGRAPHIE Sélective
Patrick CHESNAIS

RÉALISATEUR

2000 CHARMANT GARÇON

ACTEUR

2010 600 KILOS D'OR PUR Réal. Eric BESNARD
2008 TOUTES LES FILLES PLEURENT Réal. Judith GODRECHE
QUELQUE CHOSE À TE DIRE Réal. Cécile TELERMAN
LE CODE A CHANGÉ Réal. Danièle THOMPSON
2007 HOME SWEET HOME Réal. Didier LE PÊCHEUR
UNE CHANSON DANS LA TÊTE Réal. Hany TAMBA
LA JEUNE FILLE ET LES LOUPS Réal. Gilles LEGRAND
2006 LE SCAPHANDRE ET LE PAPILLON Réal. Julian SCHNABEL
LE PRIX À PAYER Réal. Alexandra LECLERE
HÉROS Réal. Bruno MERLE
2005 J'INVENTE RIEN Réal. Michel LECLERC
ON VA S'AIMER Réal. Ivan CALBERAC
2004 JE NE SUIS PAS LÀ POUR ÊTRE AIMÉ Réal. Stéphane BRIZE
TU VAS RIRE MAIS JE TE QUITTE Réal. Philippe HAREL
2003 CASABLANCA DRIVER Réal. Maurice BARTHELEMY
MARIAGE MIXTE Réal. Alexandre ARCADY
2001 SEXES TRÈS OPPOSÉS Réal. Eric ASSOUS
MILLE MILLIÈMES Réal. Rémy WATERHOUSE
2001 LE VENTRE DE JULIETTE Réal. Martin PROVOST
IRÈNE Réal. Ivan CALBERAC

2000 CHARMANT GARÇON Réal. Patrick CHESNAIS
1999 KENNEDY ET MOI Réal. Sam KARMANN
JEU DE CON Réal. Jean-Michel VERNER
1998 L'HOMME DE MA VIE Réal. Stéphane KURC
LES ENFANTS DU SIÈCLE Réal. Diane KURYS
1996 POST-COÏTUM ANIMAL TRISTE Réal. Brigitte ROÛAN
Prix d'Interprétation 1997 au festival Francophone de Namur
1997 Prix d'Interprétation 1997 au festival Jean Carmet à Moulin
1993 AUX PETITS BONHEURS Réal. Michel DEVILLE
1992 PAS D'AMOUR SANS AMOUR Réal. Evelyne DRESS
Prix du Public au 10 ème festival International
de l'image au Féminin à Marseille
COUP DE JEUNE Réal. Xavier GELIN
1991 DRÔLES D'OISEAUX Réal. Peter KASSOVITZ
1990 PROMOTION CANAPÉ Réal. Didier KAMINKA
LE SIXIÈME DOIGT Réal. Henri DUPARC
NETCHAIEV EST DE RETOUR Réal. Jacques DERAY
TRIPLEX Réal. Georges LAUTNER
LA PAGAILLE Réal. Pascal THOMAS
1989 L'AUTRICHIENNE Réal. Pierre GRANIER-DEFERRE
IL Y A DES JOURS ET DES LUNES Réal. Claude LELOUCH
FEU SUR LE CANDIDAT Réal. Agnès DELARICE
1988 LA LECTRICE Réal. Michel DEVILLE
Prix Louis Delluc

Grand Prix des Amériques au Festival de Montréal en 1988
César du Meilleur Acteur dans un Second Rôle
LES CIGOGNES N'EN FONT QU'À LEUR TÊTE
Réal. Didier KAMINKA

THANK YOU SATAN Réal. André FARWAGI

1987 DUO SOLO Réal. Jean-Pierre DELATRE

EMBRASSE-MOI Réal. Michèle ROZIER

CORENTIN Réal. Jean MARBOEUF

LES ANNÉES SANDWICHES Réal. Pierre BOUTRON

1985 BLANCHE ET MARIE Réal. Jacques RENARD

1984 FEMME DE PERSONNE Réal. Christopher FRANK

1982 CAP CANAILLE Réal. Juliet BERTO

LES SACRIFIÉS Réal. Okacha TOUITA

1981 NEIGE Réal. Juliet BERTO

LE RÈGLEMENT INTÉRIEUR Réal. Michel VUILLERMET

1980 LA PROVINCIALE Réal. Claude GORETTA

1979 AU BOUT DU BOUT DU BANC Réal. Peter KASSOVITZ

L'OEIL DU MAÎTRE Réal. Stéphane KURC

PREMIER VOYAGE Réal. Nadine TRINTIGNANT

RIEN NE VA PLUS Réal. Jean-Michels RIBES

RAS LE COEUR Réal. Daniel COLAS

COCKTAIL MOLOTOV Réal. Diane KURYS

L'EMPREINTE DES GÉANTS Réal. Robert ENRICO

1978 LE DOSSIER 51 Réal. Michel DEVILLE

DRÔLE DE DIAM'S Réal. Robert MENEGOZ

1976 LES NAUFRAGES DE L'ÎLE DE LA TORTUE

Réal. Jacques ROZIER

MONSIEUR ALBERT Réal. Jacques RENARD





RENCONTRE AVEC BRUNO SOLO

Interprète de Rémi

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

Avec Eric, nous avons eu l'occasion de nous rencontrer voilà des années, alors que nous étions en train de travailler sur nos premiers projets. Nous étions voisins de salle de montage et nous nous étions bien entendus. J'avais apprécié l'homme et je m'étais dit que ce serait bien de nous retrouver autrement que par hasard. Des années plus tard, nous développons un projet qu'il avait écrit et que je souhaitais produire lorsqu'il m'a annoncé qu'il aimerait me confier un rôle dans 600 KILOS D'OR PUR. Le soir même, j'ai lu le scénario et j'ai tout de suite adoré. D'autant que même si ce n'est pas le sujet premier, le film parle aussi d'une réalité méconnue, de la véritable histoire de l'or et de sa traçabilité. J'avoue que l'idée de partir tourner dans la jungle pendant des mois me tentait aussi énormément. C'est tout ce dont on peut rêver en tant qu'acteur !

Comment définiriez-vous votre personnage ?

Rémi est de l'aventure parce que c'est lui qui a accès à l'or, mais il n'est pas de la trempe des autres casseurs. Ses motivations sont différentes. Il se révèle tout au long du film par des actes de plus en plus sombres. C'est un ancien idéaliste déçu devenu misanthrope. Ce sont les pires ! Pour lui, voler une grande compagnie est presque un acte de justice. Il se voit comme une sorte de Robin des Bois. On sent qu'il a été blessé, qu'il se considère comme trahi par un système qu'il a servi. Ce n'est pas un pourri avide, en proie à la fièvre de l'or. C'est un homme déshumanisé qui par dépit, est devenu cruel et sans pitié. Son comportement lui vaut d'ailleurs un traitement à part dans la bande, c'est mon personnage qui se

prend le plus grand nombre de baffes, de coups de poing et de menaces dans tout le film !

Comment l'avez-vous approché ?

Dès le départ de l'histoire, on sent que cette bande risque de voler en éclats. Ce sont des personnages au passé trouble, au présent incertain et au futur compromis. Pour tous, c'est un peu le coup de la dernière chance. Ça passe ou ça casse. Au-delà de l'or, ils sont tous animés par des motivations différentes, parfois même opposées. L'or n'est qu'un dénominateur commun à ces gens qui n'ont pas grand-chose en commun. Certains ont des liens, mais ce sont l'action et les épreuves qui vont le révéler. On les suit au présent. On est avec eux. Dans ce groupe, Rémi est assez isolé.

Vous bénéficiez d'une vraie cote affective auprès du public. Même si vous n'avez pas joué que de la comédie, vous êtes plutôt associé à des rôles sympathiques. La noirceur du personnage vous a-t-elle fait peur ?

Même si vous considérez la pire des ordures, ce n'est toujours qu'un homme avec ses failles. Quelle que soit la cruauté de Rémi, c'est par sa part d'humanité, par ses fêlures et par ce qu'il a été que je l'ai approché. Je ne juge pas le personnage, je suis au service d'une histoire et de son incarnation. J'essaie de le comprendre. Son parcours l'a broyé et il est complètement désabusé. Désormais, il est prêt au pire pour tenter de s'en sortir et de profiter de ce qu'il pense être en droit d'avoir. J'avais – et je pense que c'est normal en tant que comédien – une vraie empathie pour lui. J'étais impatient des scènes où il se définit en creux, où il se révèle.

Saviez-vous avec qui vous alliez jouer ?

Je suis arrivé dans les derniers alors oui, je le savais, et c'était un motif d'enthousiasme supplémentaire. Je suis vraiment un acteur de troupe,

j'aime jouer avec mes partenaires. Je suis convaincu qu'entre comédiens, nous avons un devoir de solidarité. On joue d'abord dans le regard de l'autre. Sur ce projet, cela allait encore plus loin et cette nécessité d'entraide dépassait le simple cadre du jeu. Etant donné les conditions, nous devions pouvoir compter les uns sur les autres. Le fait de tourner dans des conditions particulières, loin de chez nous, renforce aussi les liens. L'une des bonnes idées d'Eric est d'avoir réuni un casting qui n'est pas attendu. Le projet a été écrit pour Clovis et c'est un homme que j'apprécie énormément. Il est d'une droiture et d'une intégrité rares. C'est quelqu'un de discret et ses marques d'attachement n'en ont que plus de prix. En plus, c'est un balèze et c'est assez rassurant d'être avec lui, dans la jungle ou dans les bars de Cayenne ! Je le trouve impressionnant dans le film. J'avais déjà remarqué Audrey dans plusieurs films et à chaque fois j'avais été frappé par son intensité. Son rôle est superbe. Camille n'est pas là pour l'or, elle est la seule qui soit motivée par une cause et non par une raison. Elle incarne un peu l'humanité du groupe et je trouve ses rapports avec le personnage de Clovis superbes dans le film. Audrey allie une beauté et une douceur à quelque chose de plus douloureux, tout en profondeur, à la fois juvénile et d'une grande maturité. Patrick Chesnais, je le connais bien, on se voit régulièrement. Je l'ai connu sur L'HOMME DE MA VIE de Stéphane Kurc, et nous nous sommes tout de suite très bien entendus. J'ai beaucoup d'admiration pour lui. Claudio Santamaria est une des belles rencontres du film. Je trouve qu'il a un vrai charisme. Nous avons beaucoup rigolé. Il s'est mis au français à une vitesse incroyable !

Comment s'est déroulé le tournage ?

Eric ne nous a jamais menti. Dès les premières lectures à Paris, il nous a montré les photos, il nous a parlé des bestioles, des lieux, des maladies et on n'a pas été déçus ! Même si ce n'est qu'un tournage et que les risques étaient intelligemment mesurés, l'aventure fut assez physique ! C'était d'ailleurs vrai pour toute l'équipe. Quand je repense aux conditions de travail pour l'équipe image, pour le son, l'habillage, le maquillage et la

coiffure, c'était épique. Ils étaient dedans jusqu'au cou avec nous. Mais on le savait et j'en avais envie. Je me suis préparé avant de partir, j'ai travaillé l'endurance, et puis je me suis lancé. Je fais parie de ces comédiens qui oublient tout au moment de jouer. Quand j'entends « action ! », je me jette, quitte à geindre une fois qu'on a dit « coupez ! ». L'idée de me plonger dans un contexte inconnu est sans doute la chose qui m'excite le plus. Tout ce que nous avons vécu a vraiment participé à la vérité des personnages et des situations. A la mine, nous avons vraiment vu de l'or, c'est le directeur lui-même qui en a fondu devant nous, on voit les images dans le générique. On en a soupesé. Même si ce n'était pas de l'or que nous trainions dans la jungle, c'était super lourd et lorsque nous essayons de gravir cette maudite colline dans la boue en étant chargés comme des mules, même si c'est un film, c'était épuisant. D'ailleurs, à un moment, dans la scène, on m'entend râler hors champ ! Pas besoin d'aller chercher dans sa technique pour avoir l'air essoufflé ou en sueur ! Mais j'ai vraiment aimé ça. A la fin de la première scène un peu physique, j'ai surpris un regard d'Eric qui souriait à moitié en nous observant. Il avait l'air satisfait de sa troupe. C'est motivant. Tout le monde s'entraidait, personne ne restait à attendre qu'un autre fasse son travail. Humainement, c'était génial. C'est vraiment le tournage le plus excitant que j'ai eu de ma vie.

Quel regard portez-vous sur Eric ?

Sur ce projet, je ne suis qu'un acteur, et même si le tournage était exigeant, on est entourés, soutenus. Lorsque je suis producteur ou réalisateur, c'est beaucoup plus lourd. Tous les problèmes sont pour vous. Là, c'était à Eric de tout résoudre et la logistique n'était pas simple sur un projet pareil. Nous sommes tous venus parce que nous avons confiance en lui. Il sait travailler avec ses comédiens, il nous guide tout en nuance, très délicatement. Il y a une scène que j'attendais particulièrement, c'est celle où Rémi parle de vision de la vie et de l'or avant de basculer dans le cynisme froid. Il est totalement désabusé. Pour m'aider à la

jouer, Eric l'a tournée un matin juste après les trois heures de voiture, les quarante minutes de pirogue et les vingt minutes de marche pour rejoindre le décor. Il s'est servi de cette fatigue-là, de l'impatience aussi, pour m'aider à aller dans le sens du personnage. Il réfléchit énormément et ne laisse rien au hasard, mais il sait s'adapter. Et il donnait l'exemple : il a été malade plusieurs jours, la dengue, et il venait quand même sur le plateau. Il ne tenait pas debout, il était épuisé mais il continuait à tout voir et à tenir son film. Quand vous avez un homme comme Eric à la tête d'un projet, vous avez envie de vous défoncer.

Quand vous avez découvert le film terminé, avez-vous perçu quelque chose que vous n'aviez pas senti pendant le tournage ?

Je n'ai jamais été aussi excité à l'idée de voir un film dans lequel j'ai tourné. D'habitude, j'en ai envie mais là, c'était encore plus fort. Je voulais voir comment Eric avait filmé, découvrir les scènes que j'avais lues mais sur lesquelles je n'étais pas, celles entre Audrey et son mari joué par Jean-Pierre Martins, ou celles, somptueuses et émouvantes, sur l'inselberg. C'est un vrai film de cinéma, magnifique, qui mérite d'être vu sur un grand écran. J'ai aussi découvert toute la beauté du travail sur l'image et sur le son. Eric et ses collaborateurs ont parfaitement réussi à restituer l'ambiance de la jungle. On y est vraiment. Ce silence assourdissant est parfaitement rendu et il est en plus mis au service de l'histoire.

Quel souvenir gardez-vous de ce projet ?

C'est une aventure humaine incroyable, un film comme on en fait peu en France et qui apporte autre chose : la découverte de la Guyane qui, au-delà des images réductrices qu'on lui colle parfois, est une terre fascinante, d'une richesse humaine et naturelle extraordinaire. J'ai beaucoup aimé me perdre dans Cayenne, ses petites rues, ses marchés. Le film est aussi l'occasion de donner un coup de projecteur sur une réalité de la France à l'autre bout du monde.

FILMOGRAPHIE Sélective Bruno SOLO

AUTEUR

2000 JET SET Réal. Fabien ONTENIENTE

1998 GRÈVE PARTY Réal. Fabien ONTENIENTE

RÉALISATEUR

2005 ESPACE DÉTENTE

ACTEUR

2010 BOUTS DE FICELLE Réal. Charles NEMES
600 KILOS D'OR PUR Réal. Eric BESNARD

2009 LE SÉMINAIRE Réal. Charles NEMES

2008 BANCS PUBLICS Réal. Bruno PODALYDES

2007 PUR WEEK-END Réal. Olivier DORAN

2006 MON COLONEL Réal. Laurent HERBIET
LE BÉNÉVOLE Réal. Jean-Pierre MOCKY

2005 ESPACE DÉTENTE Réal. Bruno SOLO,
Yvan LE BOLLOC'H, Alain KAPPAUF

2004 DU VENT SUR LA PISTE Réal. Frédéric JOLFRE
2003 LIVRAISON À DOMICILE Réal. Bruno DELAHAYE
RIEN QUE DU BONHEUR Réal. Denis PARENT

2002 AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA! Réal. Bruno DELAHAYE

2001 LA VÉRITÉ SI JE MENS 2 Réal. Thomas GILOU

2000 JET SET Réal. Fabien ONTENIENTE

1999 L'HOMME DE SA VIE Réal. Stéphane KURC
1000 BORNES Réal. Alain BEIGEL

1998 GRÈVE PARTY Réal. Fabien ONTENIENTE
RESTONS GROUPÉS Réal. Jean-Paul SALOME

1997 LA VERITÉ SI JE MENS Réal. Thomas GILOU
MAUVAIS GENRE Réal. Laurent BENEGUI

1996 ENTRE CHIENS ET CHATS Réal. Michael LEHMANN

1995 TOM EST TOUT SEUL Réal. Fabien ONTENIENTE

LISTE ARTISTIQUE

VIRGIL **Clovis CORNILLAC**
 CAMILLE **Audrey DANA**
 GEORGES **Patrick CHESNAIS**
 ENZO **Claudio SANTAMARIA**
 REMI **Bruno SOLO**
 MINA **Julie PARAENSE**
 MELCHIOR **Eriq EBOUANEY**
 NORRIS **Médhi NEBBOU**
 MAURICE **Gérard KLEIN**
 DUVAL **Hubert SAINT MACARY**

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur et Scénariste **Eric BESNARD**
 Producteurs Délégués **MANDARIN CINEMA**
Eric ALTMAYER
Nicolas ALTMAYER
 1er Assistant Réalisateur **James CANAL**
 Scripte **Anne WERMELINGER**
 Casting **David BERTRAND**
 Directrice de Production **Pascal ROUSSEL**
 Productrice Exécutive en Guyane **Murielle THIERRIN**
ALDABRA FILMS
 Régisseur Général **Florent COCATRE**
 Directeur de la Photographie **Jean-Marie DREUJOU**
 Chef Opérateur du Son **Marc Antoine BELDENT**
 Chef Décorateur **Marc THIEBAULT**
Serge FERNANDEZ
 Chef Costumière **Olga MICHALOWSKA**
 Chef Maquilleuse **Frédérique NEY**
 Chef Coiffeuse **Myriam ROGER**
 Directrice de post-production **Patricia COLOMBAT**
 Chef Monteur Image **Christophe PINEL**
 Musique Originale **Christophe JULIEN**



L'OR OU LE PARADOXE DE L'HOMME

En 1862, l'écrivain britannique John Ruskin conta l'histoire de cet homme qui s'embarqua à bord d'un navire avec pour seul bagage, précieusement gardé, un sac rempli de toute sa richesse en Or. Le bateau fut pris dans une forte tempête, puis sombra. Obéissant à l'ordre d'évacuation, l'homme sauta du pont — son précieux pécule solidement fixé à la ceinture — et coula à pic, emporté par son sac d'Or. L'auteur s'interrogea alors : « Maintenant qu'il coulait, possédait-il son Or, ou bien était-ce son Or qui le possédait ? »

Depuis sa première utilisation, il y a plus de 6 000 ans en Thrace et en Nubie, l'Or a couronné ou révoqué, hanté ou fait rêver l'Homme. Il a été la raison d'être de sociétés entières avant de les anéantir, a fondé et détruit des économies, décidé du sort des rois, enluminé les plus belles œuvres d'art, et a été à l'origine des plus abominables exactions. L'Or a poussé les hommes à endurer les pires épreuves dans l'espoir d'accéder à la richesse immédiate et de ne plus avoir à se soucier du lendemain. Cette quête obstinée est immortalisée par Charlie Chaplin dans un des premiers plans de La Ruée vers l'or (1925) où nous découvrons une file impressionnante de chercheurs d'Or en train de gravir le sentier de Chilkoot Pass dans le Klondike canadien durant la ruée vers l'Or de 1898. Ce paradoxe de Ruskin caractérise l'Or depuis la nuit des temps. L'Or est un univers de contradictions. Il est généralement perçu comme un refuge, mais si l'on suit ce principe avec trop de zèle, il devient une malédiction. Sa beauté inaltérable, qui le fait briller tel un soleil, et son indestructibilité l'ont converti en un talisman servant à se protéger des ténèbres de l'avenir. Christophe Colomb écrivait ainsi à la royauté espagnole : « L'Or est le plus précieux de tous les biens [...] celui qui le possède a tout ce dont il a besoin en ce monde et également les moyens de sauver les âmes du purgatoire et de les envoyer un jour au paradis. » Des nations ont parcouru la Terre entière à sa recherche afin de contrô-

ler d'autres nations, pour finalement découvrir que c'était l'Or qui contrôlait leur propre destin. Au sommet de l'arc-en-ciel, l'Or est la contemplation ultime, le paradis, mais au fond de la mine il s'approche de l'enfer. Symbole de l'éternité, il inspire les idées les plus pures et les plus nobles au travers de la religion ou de la royauté, mais peut aussi conduire des peuples vers la mort ou l'esclavagisme.

Ce paradoxe de l'Or se retrouve dans ses propriétés physiques : extrêmement malléable — au point de devoir l'allier à d'autres métaux pour le durcir et pouvoir en façonner un bijou — tout en étant inaltérable. On peut tout en faire, sauf le détruire.

En dépit des obsessions complexes qu'il suscite, l'Or est un élément magnifiquement simple et chimiquement inerte. Il est extrêmement dense, puisque la quantité d'Or extraite depuis sa découverte tiendrait dans un cube de 20 mètres de côté. Isaac Newton l'a fait adopter comme étalon de la monnaie en remplacement de l'argent métal, car par sa densité et son prix élevé, de petits volumes d'Or suffisaient pour des paiements importants. Une de ses particularités réside dans le fait que tout l'Or extrait depuis l'origine des temps est toujours existant. Ainsi, l'apport de l'extraction minière en 2009 a représenté moins de 2 % des stocks qui, contrairement aux idées reçues, se trouvent certes au fond des coffres — des banques centrales (20 % du stock), ou des particuliers (20 %) — mais surtout autour des cous et poignets des personnes. En effet, plus de la moitié du stock (84 millions de kilos) existe sous forme de bijoux, soit plus de 12 grammes d'Or par habitant de la planète (près de 400 € au cours actuel).

L'Or est un métal dont l'humanité pourrait tout à fait se passer, puisqu'il est soit porté comme bijou, soit enfermé dans des coffres-forts. C'est donc l'Homme qui lui a accordé sa valeur depuis que Crésus, roi de Lydie, frappa, vers 640 av. J.-C., la première monnaie en Or extrait par ses sujets des sables charriés par la rivière Pactole. De plus, nous en avons suf-



fisamment extrait pour approvisionner la demande bijoutière — premier débouché — pendant près d'un siècle sans refondre le même gramme. Ces observations sont essentielles, car l'extraction minière, surtout industrielle (90 % de l'Or extrait annuellement), n'est pas sans laisser de trace sur notre planète. Ainsi, il suffit de parcourir les rapports édités par les grands groupes miniers aurifères pour s'apercevoir que l'extraction de 20 grammes d'Or entraîne le rejet de 50 tonnes de déchets miniers, de plus de 400 kg de CO₂, et la consommation de plus de 50 000 litres d'eau. De plus, dans cette industrie très concentrée — les 15 premières sociétés extraient 50 % de la production annuelle —, l'utilisation de la main-d'œuvre est très faible. Enfin, la part de la richesse créée restant dans le pays producteur est dérisoire au regard des profits dégagés qui alimentent majoritairement les réseaux financiers des pays industrialisés. Le cas du Mali est éloquent. En 2009, le pays se hisse au rang de 3^e producteur africain et 14^e mondial, alors qu'au classement IDH (Indice de Développement Humain) de la même année publié par le PNUD (Programme des Nations Unies pour le Développement), il se classe à la 178^e place sur 182 pays, le dernier étant le Niger, pourtant 6^e producteur mondial d'uranium !

À un niveau plus modeste, l'exemple de la France, est particulièrement frappant. Le département de la Guyane avec sa forêt primaire constitue un inestimable sanctuaire de la biodiversité. Plusieurs communautés ancestrales, qui tirent leurs moyens de subsistance de la forêt, subissent de plein fouet les effets dévastateurs de l'exploitation de l'Or. Alors que les gisements s'amenuisent partout dans le monde, des études du Bureau de Recherches Géologiques et Minières (BRGM) ont clairement montré que d'importantes réserves sont encore enfouies dans le sous-sol de cette région provoquant un afflux de personnes fuyant la pauvreté du Brésil voisin en quête d'un revenu décent, venant extraire de l'Or sans les autorisations requises.

Avec ses techniques violentes et polluantes, l'orpaillage en Guyane, qu'il soit légal ou non, représente un spectaculaire facteur de dégradation environnementale dont les humains ne sortent pas indemnes, notamment à cause du mercure utilisé dans l'extraction non légale, seul moyen accessible à la disposition de ses mineurs pour piéger l'Or dans les sables aurifères.

Cette réalité de la mine d'Or appellerait sans doute à proscrire son extraction pour se contenter du recyclage des stocks existants qui suffisent largement à satisfaire nos besoins. Mais c'est vite oublier le paradoxe de Ruskin, car l'extraction aurifère peut également être créatrice de développement et offrir une opportunité unique de générer un revenu pour un grand nombre de personnes dans le besoin. Ainsi, l'Or peut être un élément fondateur de communautés, voire de pays, si une juste redistribution des revenus engendrés par son extraction est instaurée, à l'image de ce que l'Ouest américain, le Canada et l'Australie ont pu connaître il y a plus de 150 années. La mine est également justifiée dans le cas de l'extraction aurifère artisanale qui fait vivre plus de 60 millions de personnes dans le monde en ne fournissant que 10 à 15 % de l'offre minière mondiale. Cette extraction sait également être responsable. Pour preuve l'arrivée récente de l'Or Équitable, un Or à forte valeur sociale, porteur de développement, extrait de manière responsable et dans le respect de l'environnement par des communautés minières artisanales (voir encadré).

Dans ce contexte, quel est l'avenir de l'Or ? Beaucoup l'avait enterré,

mais depuis cinq ans, il a triplé sa valeur, et la crise économique mondiale le hisse au premier plan de l'actualité pour sa qualité de devise ultime car la seule qu'on ne puisse imprimer. Une seule certitude : l'avidité et la peur, ainsi que la soif de pouvoir et de beauté sont encore bien vivantes. L'Or symbolise toujours le désir d'éternité, l'assurance ultime contre le risque ; la valeur que nous lui attribuons est le reflet de notre insécurité ou plutôt

de notre besoin de sécurité. À l'instar du voyageur de Ruskin qui sauta par-dessus bord, les gens prennent le symbolisme de l'Or trop au sérieux. Aveuglés par son éclat, ils sont abusés par une illusion.

Patrick Schein — 6 juin 2010
www.patrickschein.com - contact@patrickschein.com

L'OR ÉQUITABLE : DE L'OR RESPONSABLE «FAIT MAIN»

Pendant que la planète s'emballe sur la flambée de l'Or, peu de gens se soucient de savoir d'où vient notre Or. En 2009, l'extraction minière d'Or a atteint 2 500 tonnes, soit l'équivalent d'environ 62 milliards d'euros. Au bout de la chaîne, 1 800 tonnes ont été transformées en bijoux et achetées, les consommateurs.

Il est temps de faire évoluer la perception de l'extraction minière aurifère, et de replacer l'Homme au centre de son économie. L'Or extrait artisanalement fournit beaucoup de travail à des gens qui en ont besoin et empêche l'exil dans des villes déjà surpeuplées. Avec 15 millions de mineurs, il fait vivre plus de 60 millions de personnes dans 50 pays, essentiellement du Sud. Entre deux bijoux en Or identiques, un consommateur responsable préférera sûrement porter celui qui a fourni du travail à 80 fois plus de gens.

L'Or artisanal, c'est de l'Or « fait main ». S'agissant d'une ressource non renouvelable, ce concept, avec l'accroissement continu de la population mondiale, devient d'une importance grandissante. De plus, quand cette extraction artisanale est responsable et respecte des critères environnementaux, sociaux et de gouvernance,

elle produit de l'Or Équitable.

Cet Or Équitable est aujourd'hui une réalité et les organisations Fairtrade Labelling Organizations International (FLO) et Alliance for Responsible Mi-



ning (ARM) ont créé le premier label aurifère indépendant, «Fairtrade et Fairmined» délivré par un organisme tiers. L'Or Équitable Fairtrade et Fairmined sera lancé dans un premier temps au Royaume-Uni, puis il sera étendu à d'autres pays, l'objectif étant de représenter 5 % du marché de la bijouterie en or d'ici 15 ans, soit 15 tonnes d'or Fairtrade et Fairmined par an.

En instaurant un système destiné à garantir aux mineurs artisanaux l'obtention d'un meilleur prix pour leur production, l'Or Équitable permettra à une organisation démocratique de mineurs artisanaux res-

ponsables d'améliorer la technologie et les conditions de travail des sites miniers, et de mettre en place des projets communautaires dans l'éducation, la santé et la restauration de l'environnement, ainsi que d'autres formes de revenu. De cette manière, le développement des communautés minières sera plus durable et pérenne.

Pour en savoir plus:

En anglais : www.communitymining.org

En français : www.patrickschein.com/blog/?p=78

L'ENGAGEMENT DU WWF EN QUESTIONS

Entretien avec Serge Orru, Directeur général du WWF-France

Serge Orru, vous êtes le Directeur du WWF-France, qu'avez-vous pensé de ce film ?

Le film incarne et met en image un message d'alerte que nous avons lancé il y a quelques mois avec notre campagne Non à l'or illégal. Il reflète notre position sur la protection de l'écosystème de la Guyane et de l'Amazonie en luttant contre une catastrophe sanitaire et sociale, afin d'orienter le consommateur vers un acte d'achat responsable.

De quelle « alerte » s'agit-il ?

Le voyage de l'or, entre la mine dont il est extrait, et la vitrine où il est exposé après avoir été travaillé, dissimule des histoires peu « brillantes » où la traçabilité est quasi-inexistante. Nous avons voulu dans ce film

démontrer ces mécanismes et les rendre visibles à tous. Avec la campagne Non à l'or illégal que nous avons lancée à la Saint Valentin 2010 et le site qui lui est dédié (www.nonalorillegal.fr), nous alertons le consommateur. Cette première démarche mondiale, qui a déjà recueilli plusieurs milliers de signatures, est un véritable succès. Et depuis, le sujet de la traçabilité de l'or est abordé lors des réunions entre bijoutiers et joailliers : une grande première dans l'histoire du commerce de l'or ! Nous avons à ce sujet lancé une enquête d'envergure nationale sur la traçabilité des magasins en France (résultats disponibles sur le site cité ci-dessus). D'autre part, nous rappelons au consommateur qu'aujourd'hui, lorsqu'il achète un bijou en or, à part le nombre de carats, c'est-à-dire la caractéristique chimique élémentaire rien n'indique son origine, le lieu d'extraction et de transformation. Ensuite, nous montrons que derrière ce constat amer peut se cacher le pire. Par exem-

ple en Guyane, cette absence de transparence permet aux tonnes d'or produites illégalement chaque année par des milliers de clandestins venus du Brésil, d'intégrer avec une facilité déconcertante les filières légales. Tout comme l'argent sale, l'or est « blanchit. » Cette cavalcade amazonienne mise en scène par le film est fondée sur cette évidence, d'ailleurs explicitée par le personnage de Bruno Solo : le problème de l'or n'est pas de l'écouler, mais bien de se l'approprier et de le conserver.

Mais en quoi ce manque de traçabilité concerne le WWF ? Vous n'êtes ni les douanes, ni le fisc, ni même la police des frontières ?

En tant qu'ONG de protection de la nature, nous sommes responsables de la préservation de la biodiversité. En cela, l'extraction illégale de l'or pose un problème écologique dans une région du monde d'intérêt biologique exceptionnel. Dans le film, le manque de traçabilité permet aux voleurs d'écouler aisément leur butin. Dans la réalité, il permet à l'or illégal de s'infiltrer dans la filière légale pour terminer au cou, au poignet, ou au doigt du consommateur, qui par son achat soutient sans le savoir cette production illégale. Or, cette extraction illégale s'effectue en dehors de tout cadre réglementaire, en particulier environnemental. Ainsi, alors qu'il est interdit d'utiliser le mercure dans l'exploitation aurifère depuis presque 5 ans en Guyane, les orpailleurs illégaux l'emploient chaque jour pour capturer plus facilement les paillettes d'or. Ce mercure, transformé puis concentré dans la chaîne des poissons carnivores, conduit à l'empoisonnement des populations amérindiennes de la région. Pour accéder à l'or ils détruisent les lits des rivières et donc tous les écosystèmes qui s'y sont développés sur des centaines de kilomètres. Les bateaux des chercheurs d'or illégaux sont équipés de moteurs qui ravagent en quelques jours seulement des régions d'une richesse naturelle incalculable.

Vous trouvez donc que le film reste fidèle à la réalité ?

Comme la plupart des fictions, ce film nous en révèle davantage tout en

épurant certains détails. C'est un véritable tour de force car il parvient en une poignée de minutes à incarner le fléau gigantesque qui frappe actuellement la Guyane et une part croissante de l'Amazonie : la fièvre de l'or. D'un autre côté, le film en dit beaucoup moins que la réalité, parce qu'il ne s'embarrasse pas d'éléments qu'un documentaire sur le sujet ne pourraient éviter : la distinction entre l'exploitation aurifère légale et illégale, l'intervention accrue des forces de l'ordre, la vague migratoire des garimpeiros brésiliens, la participation de certains amérindiens au trafic, etc. Enfin, tout ce qui fait que l'exploitation aurifère en Amazonie, et en Guyane en particulier, est un sujet complexe à traiter, dans un film, comme dans la réalité.

Avez-vous participé à l'écriture du scénario ?

C'est l'aspect surprenant de notre collaboration : en biologie de l'évolution, on parlerait de « convergence évolutive ». Je m'explique : notre équipe basée en Guyane travaille depuis plus de deux ans maintenant pour assembler une à une les différentes pièces du puzzle de l'orpaillage illégal. La campagne s'est construite sur une enquête menée « de la mine à la vitrine », des missions de terrain en Guyane, des survols aériens de la région, une revue de littérature, des échanges fréquents avec nos collègues du Suriname, du Guyana et du Brésil. En parallèle, Éric Besnard menait sa propre enquête, rassemblant lui aussi les éléments épars qui lui ont permis de donner corps à cette histoire, de nouer l'intrigue. Ainsi, de manière indépendante, poursuivant des buts différents, nos projets se sont rejoints. C'est à l'occasion du visionnage de la maquette du film et des discussions qui ont suivi que nous avons compris, l'un et l'autre, que nous avons beaucoup en commun. Nous avons évolué indépendamment de la même façon.

Vous partagez donc la vision de la jungle offerte par le film, toute à la fois inhospitalière, étouffante, voire anthropophage ?

Le film illustre un fait simple : la forêt amazonienne, comme bien des milieux naturels par ailleurs, peut s'avérer particulièrement dangereuse



pour celui ou celle qui ne la connaît pas et s'y aventure sans se préparer. Le danger peut alors venir de l'une ou l'autre des milliers d'espèces en interactions permanentes, aujourd'hui encore peu ou méconnues. Il est important de souligner que toute expédition scientifique menée en Guyane conduit inévitablement à la découverte de nouvelles espèces pour la science. A l'inverse, le film montre également que celui ou celle qui a grandi dans ce milieu possède ses points de repères et évolue dans un univers qui lui est totalement familier.

Dans le film, la fièvre de l'or qui ronge les compagnons d'un voyage forcé sera la plus forte. Est-ce à dire qu'on ne peut rien finalement contre cette ruée vers l'or et ses conséquences désastreuses ?

L'augmentation fulgurante des cours internationaux du métal précieux représente le facteur premier de la ruée vers l'or qui ronge la Guyane, l'Amazonie, mais aussi certaines régions d'Amérique du nord, d'Afrique et d'Asie. Contre la multiplication par plus de quatre du prix de l'or depuis 2000, il est effectivement difficile de lutter. C'est un fait. Mais la bataille est loin d'être perdue. Les États amazoniens se montrent de plus en plus concernés par cette problématique. Eux seuls ont la capacité de traiter cette fièvre croissante. Pour cela il est de leur propre responsabilité de mettre en place des mécanismes de régulation sur leur territoire mais aussi entre eux. La coopération internationale est un facteur clé de succès. Avec la fuite de l'or vers le Brésil, le film illustre cette composante transnationale. J'ajouterai aussi que l'alerte environnementale sur grand écran est un moyen supplémentaire d'atteindre davantage les consciences des consommateurs. Et lorsque le bijoutier sera en mesure de fournir un certificat d'origine légal de l'or qu'il revend, la filière en amont s'en trouvera considérablement bouleversée et devra fournir des garanties. Nous aurons alors atteint notre but.